

Beaucoup d'entre eux confectionnent eux-mêmes les vues pour projections, achètent des appareils à leurs frais, avancent des fonds pour ouvrir associations et patronages. Et, quand on songe à leur situation modeste, à la somme de travail que leurs leçons ordinaires exigent d'eux, et enfin aux résultats obtenus en quatre ans seulement, on peut dire que les instituteurs et institutrices de France ont donné là un exemple de patriotisme le plus noble et le plus fécond.

Et c'est bien le dévouement pur, le sentiment élevé de leur noble mission, qui a été leur seul mobile. Les sommes recueillies pour l'enseignement post-scolaire sont destinées aux dépenses matérielles; et les maîtres, qui n'ont pas hésité à consacrer à l'œuvre un part de leur traitement si modeste, n'ont reçu d'indemnité que dans les endroits où se sont organisés des cours payants; encore ces derniers sont-ils peu nombreux et n'ont-ils produit qu'une cinquantaine de mille francs de cotisations. En dehors de ces rares et faibles rémunérations, les instituteurs n'ont à attendre que les récompenses accordées par l'Etat, qui leur seront mesurées avec une parcimon-

nie vraiment excessive; elles consistent en de courtes prolongations de vacances, en diplômes, lettres de félicitations, palmes académiques (20 palmes d'officier de l'instruction publique et 60 d'officier d'académie, soit 80 rubans violets pour 33,000 personnes!), enfin en médailles accompagnées d'une prime (une fois versée) de 300, 200 ou 100 francs. Il est impossible d'imaginer une œuvre plus importante, accomplie avec plus de désintéressement.

Une remarque intéressante se présente à propos de la question des cours payants. On vient de voir qu'en règle générale les cours sont gratuits en France. En Angleterre, au contraire, les conférenciers reçoivent une rétribution de 8,000 à 10,000 francs, provenant au moins en partie des cotisations des auditeurs. M. Henry Bérenger estime que ce dernier système a donné de meilleurs résultats, autant pour l'assiduité des auditeurs que pour la valeur des maîtres; et il ajoute: « Le principe de la gratuité, s'il apparaît comme plus généreux, est plus stérile... La France aura intérêt à considérer qu'en matière d'éducation sociale, comme en toute autre, tout travail mérite salaire et tout profit mérite débours. N'ayons pas le fétichisme de la gratuité. Elle n'est pas une habitude de peuple libre. »

Sans doute, mais n'ayons pas davantage le fétichisme de la rémunération, ou du moins — car cela est fort différent — le fétichisme de la cotisation obligatoire.

D'abord, la supériorité des œuvres post-scolaires anglaises, ou du moins la perpétuité de cette qualité supérieure n'est nullement démontrée. Les œuvres anglaises sont anciennes; les nôtres, toutes récentes. Et le livre de M. Bérenger est antérieur à la publication des deux derniers rapports de M. Edouard Petit, qui ont constaté des progrès si admirables et si rapides (c'est ainsi qu'il se plaint de voir que, parmi l'élite intellectuelle française, se les instituteurs et quelques publicistes, seulement, se sont intéressés à l'éducation populaire, alors qu'il résulte de ces rapports qu'il n'en est plus ainsi, et que, de toutes parts, des cours et des conférences ont été professés par des hommes de toutes les professions libérales).

Or, cette question de la gratuité des cours a été examinée avec le plus grand soin par M. Edouard Petit. Et les nombreuses réponses qu'il a reçues sont entièrement contradictoires: dans telle localité, on a dû renoncer à demander une cotisation, qui tuait le cours; dans telle autre, parfois tout à fait voisine de la première, et dont la population n'est nullement plus riche, les cours, devenus payants, n'en ont été que mieux fréquentés.

La conclusion est qu'il faut se garder d'appliquer des idées *a priori* et des solutions trop générales: « Lorsqu'il s'agit de cours payants, il faut, comme pour les dates d'ouverture, pour la durée, pour les programmes, pour les méthodes, laisser toute latitude à l'instituteur. Le cours d'adultes ne peut vivre que par la liberté, par la décentralisation. »

Il est intéressant de remarquer que les cours payants sont souvent arrêtés dans leur développement par la délicatesse des maîtres, à qui il répugne de recevoir une rétribution directement payée par leurs auditeurs si peu fortunés. Il s'en trouve parmi eux qui ont appliqué le système très original de la Société d'enseignement professionnel du Rhône et de la Société industrielle d'Amiens, consistant à restituer à la fin du cours la cotisation aux auditeurs assidus.

Pour ménager les susceptibilités des maîtres, il est à désirer qu'on généralise le système consistant, non à les faire rétribuer par les auditeurs, de la main à la main, mais à faire organiser les cours par les Associations d'anciens élèves, moyennant une rétribution annuelle, qui aurait l'avantage d'être régulière et impersonnelle.

G. M.

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

Univers et Monde — Mars 1919

On signale un projet qui ne manque pas d'originalité et qui peut avoir de l'importance. Tout dépendra de la manière dont il sera conduit.

Voici plusieurs années, qu'un homme d'initiative, M. Deherme, a fondé, dans le faubourg Saint-Antoine, des réunions quotidiennes qui ont à la fois le caractère de la distraction et de l'enseignement. Cela s'appelle *La coopération des idées*.

Le Temps nous dit comment les choses se passent. Tous les soirs, dans une petite salle, meublée avec la plus grande simplicité mais ordinairement remplie, une conférence est faite sur un sujet quelconque. Les diverses catégories du savoir ou du travail fournissent les orateurs. Ceux-ci parlent de ce qu'ils connaissent le mieux. Ensuite, il y a un entretien général; et les auditeurs expriment leurs impressions et leurs remarques. Il serait bien extraordinaire, dit le Temps, que la soirée finie, « quelques idées justes, quelques notions claires » ne se fussent pas ajoutées aux « connaissances acquises des jeunes gens et des hommes mûrs qui viennent là pour s'instruire ».

Quelques idées justes, quelques notions claires, c'est cela qui n'est pas commun! On en parle très facilement, comme du résultat naturel qui doit suivre la réflexion, l'étude, la leçon, la causerie, mais bien souvent, il se réduit à un désir, quand ce n'est pas une illusion. Ils sont rares les discours, politiques, littéraires, scientifiques ou religieux, que la majorité des auditeurs puisse résumer en une phrase précise. Même l'éloquence n'aboutit souvent qu'à produire une animation qui se dissipe dans le vide. L'ardeur est excitée, mais le cerveau n'a rien retenu. On constate que l'orateur a bien parlé. Qu'a-t-il dit au juste? C'est moins clair. Telle chose, ou plutôt non, telle autre. Les auditeurs, qui se croyaient d'accord, se regardent hésitants. Et si, néanmoins, ils ont eu la chance de saisir la pensée principale du discours, ils se demandent encore jusqu'à quel point cette pensée est vraie et si les raisons sur lesquelles elle s'appuie ont une valeur réelle. On se sépare avec des gestes vagues, qui signifient pourtant que la précision est un denrée intellectuelle d'une acquisition difficile.

Rien d'étonnant dans ce fait. Les gens qui parlent ou qui écrivent savent que c'est une entreprise compliquée d'exprimer et de justifier une opinion nette. En apparence c'est une question naïve que de se demander avant de prendre la plume et avant d'ouvrir la bouche: — Qu'est-ce que je veux dire? — Mais essayez deux ou trois fois et vous changerez d'avis. La besogne est si peu aisée que beaucoup d'écrivains et beaucoup d'orateurs s'en dispensent. Mieux vaut, décident-ils, commencer n'importe comment: les idées finiront bien par se rassembler et la logique naturelle fera le reste. Et puis les auditeurs et les lecteurs éprouvent-ils un si vif désir de comprendre? Certains journalistes assurent que leur meilleur article est celui qu'ils ont délayé au hasard, sans avoir pris soin de réfléchir à rien du tout.

Cependant, d'après notre confrère, les conférences et les entretiens qui ont lieu dans le local où s'accomplit la coopération des idées réussissent, parfois, à mettre en lumière quelques conclusions. Tant mieux. Quand même, d'ailleurs, ils n'auraient d'autre résultat que de stimuler les esprits et de les tirer des rengaines et de l'engourdissement, ces efforts ne seraient pas perdus.

Une preuve que la tentative de M. Deherme est appréciée, c'est qu'il croit que le moment est venu de la développer et dans de larges proportions. Il veut faire une Université populaire qui promet d'ouvrir le 1^{er} octobre prochain, toujours dans le faubourg Saint-Antoine. La première Université, dit-il, pour indiquer qu'il entend mener très loin son projet et susciter des imitateurs.

Dans les statuts de l'œuvre précitée, on rencontre ces observations: « Les heures de loisir sont « pour l'ouvrier, l'employé et le « paysan, s'ils n'ont pris le goût « des saines et fortes lectures, les « plus tristes et les plus dangereuses, alors qu'ils pourraient « non seulement les employer « agréablement et dignement, mais « encore les utiliser pour leur développement physique, intellectuel « et moral, ce qui veut dire pour « leur émancipation sociale. » Outre l'enseignement constitué par des cours et par des conférences, il y aurait, dans les Universités popu-

laire, un ensemble de distractions et de services: en plus des salles destinées aux leçons des différents maîtres, « un musée du soir, une « salle de spectacle, une salle d'es- « crime et de gymnastique, une « salle de conversation, une biblio- « thèque constamment ouverte, un « cabinet de consultations médica- « les, juridiques, économiques, un « restaurant, des chambres à louer « aux jeunes gens. »

Le plan est vaste, probablement trop vaste, pour le début, mais peut-être M. Deherme a-t-il le projet sage de le réaliser seulement par degrés. Après tout je ne sais, n'ayant pas l'honneur de connaître cet homme doué d'imagination et de persévérance, convaincu sans nul doute.

Comme tous les initiateurs, il s'apercevra qu'il a caressé quelque chimère et il devra rabattre de ses prétentions; mais tout de même son idée semble bien correspondre à un besoin général.

La foule cherche une direction. Les employés et les ouvriers ne sont pas blasés comme tant d'étudiants,

contentent, eux, de remuer des mots et des formules pour se distraire ou pour s'étourdir. Renan et ses copistes ont essayé de persuader l'humanité qu'elle a tort de chercher à conclure, c'est-à-dire à comprendre; et, parmi les bourgeois pourvus de quelques rentes, beaucoup prennent aisément leur parti de vivre sans certitude, soucieux seulement d'utiliser les avantages de l'existence. Mais dans la foule, il y a un grand nombre d'âmes qui ont gardé assez de force pour ne pas se résigner à une agitation et à un labeur qui ne s'expliquent pas.

Les hommes qui s'amuse de la science ou qui l'exploitent seront bien un jour mis en demeure de donner une réponse catégorique aux espérances qu'ils ont éveillées. Ils ne s'en tireront pas toujours par des phrases creuses! Attachée au travail matériel, qui absorbe tant de ressources précieuses; aux prises avec les besoins qui font surgir à chaque heure une question ardente: pourquoi peiner? pourquoi lutter? pourquoi préférer le bien? qui nous prouve que la vertu n'est pas une duperie? pourquoi vivre? — la foule n'admet pas qu'on s'acquitte en lui vantant les charmes de l'illusion. Pour elle, le dilettantisme n'offre pas d'agrément; il lui est méprisable et odieux. A sa façon, elle continue de répéter que l'homme ne vit pas seulement de pain. Parole évangélique, dont elle ignore l'origine.

La foule prétend recueillir son bénéfice de ce savoir que l'on a fait briller devant ses yeux et devant son âme et qu'elle entretient d'ailleurs et qu'elle paie. M. Deherme a entendu cette revendication instinctive.

Déjà nous avons vu les professeurs de l'Université catholique de Lille se vouer à un surcroît d'enseignement et, en pratiquant « l'extension universitaire », distribuer dans toute la région du Nord les fruits de la haute culture.

Les Universités populaires auront-elles leur réalisation? Tout dépendra de l'esprit dont elles seront animées. Elles peuvent être néfastes; elles peuvent augmenter et rendre irrémédiable le chaos où se débat la France; elles peuvent avorter dans le ridicule. Mais il est permis aussi d'admettre un autre aboutissement. Que des hommes courageux et fiers se mettent à parler haut et à traduire la pensée qui agite confusément tant de créatures anxieuses de juger si l'on s'est ou non moqué d'elles, s'il y a des vérités certaines, si la vie a une signification, — il s'ensuivrait un mouvement général, d'une fameuse portée.

Quand même M. Deherme se serait mépris sur ses ressources et sur ses moyens d'action, il aurait le mérite d'avoir signalé un problème qui s'impose et que nous devons, d'une manière ou de l'autre, songer à résoudre.

Eugène TAVERNIER.

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

Univers de la nuit. — 21 mars 99

On signale un projet qui ne manque pas d'originalité et qui peut avoir de l'importance. Tout dépendra de la manière dont il sera conduit.

Voici plusieurs années, qu'un homme d'initiative, M. Deherme, a fondé, dans le faubourg Saint-Antoine, des réunions quotidiennes qui ont à la fois le caractère de la distraction et de l'enseignement. Cela s'appelle *La coopération des idées*.

Le *Temps* nous dit comment les choses se passent. Tous les soirs, dans une petite salle, meublée avec la plus grande simplicité mais ordinairement remplie, une conférence est faite sur un sujet quelconque. Les diverses catégories du savoir ou du travail fournissent les orateurs. Ceux-ci parlent de ce qu'ils connaissent le mieux. Ensuite, il y a un entretien général; et les auditeurs expriment leurs impressions et leurs remarques. Il serait bien extraordinaire, dit le *Temps*, que la soirée finie, « quelques idées justes, quelques notions claires » ne se fussent pas ajoutées aux « connaissances acquises des jeunes gens et des hommes mûrs qui viennent là pour s'instruire ».

Quelques idées justes, quelques notions claires, c'est cela qui n'est pas commun ! On en parle très facilement, comme du résultat naturel qui doit suivre la réflexion, l'étude, la leçon, la causerie, mais bien souvent, il se réduit à un désir, quand ce n'est pas une illusion. Ils sont rares les discours, politiques, littéraires, scientifiques ou religieux, que la majorité des auditeurs puisse résumer en une phrase précise. Même l'éloquence n'aboutit souvent qu'à produire une animation qui se dissipe dans le vide. L'ardeur est excitée, mais le cerveau n'a rien retenu. On constate que l'orateur a bien parlé. Qu'a-t-il dit au juste? C'est moins clair. Telle chose, ou plutôt non, telle autre. Les auditeurs, qui se croyaient d'accord, se regardent hésitants. Et si, néanmoins, ils ont eu la chance de saisir la pensée principale du discours, ils se demandent encore jusqu'à quel point cette pensée est vraie et si les raisons sur lesquelles elle s'appuie ont

une valeur réelle. On se sépare avec des gestes vagues, qui signifient pourtant que la précision est une denrée intellectuelle d'une acquisition difficile.

Rien d'étonnant dans ce fait. Les gens qui parlent ou qui écrivent savent que c'est une entreprise compliquée d'exprimer et de justifier une opinion nette. En apparence, c'est une question naïve que de se demander avant de prendre la plume et avant d'ouvrir la bouche : — Qu'est-ce que je veux dire? — Mais essayez deux ou trois fois et vous changerez d'avis. La besogne est si peu aisée que beaucoup d'écrivains et beaucoup d'orateurs s'en dispensent. Mieux vaut, décident-ils, commencer n'importe comment : les idées finiront bien par se rassembler et la logique naturelle fera le reste. Et puis les auditeurs et les lecteurs éprouvent-ils un si vif désir de comprendre? Certains journalistes assurent que leur meilleur article est celui qu'ils ont délayé au hasard, sans avoir pris soin de réfléchir à rien du tout.

Cependant, d'après notre confrère, les conférences et les entretiens qui ont lieu dans le local où s'accomplit la *coopération des idées* réussissent, parfois, à mettre en lumière quelques conclusions. Tant mieux. Quand même, d'ailleurs, ils n'auraient d'autre résultat que de stimuler les esprits et de les tirer des rengaines et de l'engourdissement, ces efforts ne seraient pas perdus.

Une preuve que la tentative de M. Deherme est appréciée, c'est qu'il croit que le moment est venu de la développer et dans de larges proportions. Il veut faire une *Université populaire* qu'il promet d'ouvrir le 1^{er} octobre prochain, toujours dans le faubourg Saint-Antoine. La *première Université*, dit-il, pour indiquer qu'il entend mener très loin son projet et susciter des imitateurs.

Dans les statuts de l'œuvre préparée, on rencontre ces observations : « Les heures de loisir sont « pour l'ouvrier, l'employé et le « paysan, s'ils n'ont pris le goût « des saines et fortes lectures, les « plus tristes et les plus dangereuses, alors qu'ils pourraient « non seulement les employer « agréablement et dignement, mais « encore les utiliser pour leur développement physique, intellectuel « et moral, ce qui veut dire pour « leur émancipation sociale. » Outre l'enseignement constitué par des cours et par des conférences, il y aurait, dans les *Universités populaires*, un ensemble de distractions et de services : en plus des salles destinées aux leçons des différents maîtres, « un musée du soir, une « salle de spectacle, une salle d'es- « crime et de gymnastique, une « salle de conversation, une biblio- « thèque constamment ouverte, un « cabinet de consultations médica- « les, juridiques, économiques, un « restaurant, des chambres à louer « aux jeunes gens. »

Le plan est vaste, probablement trop vaste, pour le début, mais peut-être M. Deherme a-t-il le projet sage de le réaliser seulement par degrés. Après tout je ne sais, n'ayant pas l'honneur de connaître cet homme doué d'imagination et de persévérance, convaincu sans nul doute.

Comme tous les initiateurs, il s'apercevra qu'il a caressé quelque chimère et il devra rabattre de ses prétentions; mais tout de même son idée semble bien correspondre à un besoin général.

La foule cherche une direction. Les employés et les ouvriers ne sont pas blasés comme tant d'étudiants, de maîtres et de littérateurs qui se

contentent, eux, de remuer des mots et des formules pour se distraire ou pour s'étourdir. Renan et ses copistes ont essayé de persuader l'humanité qu'elle a tort de chercher à conclure, c'est-à-dire à comprendre; et, parmi les bourgeois pourvus de quelques rentes, beaucoup prennent aisément leur parti de vivre sans certitude, soucieux seulement d'utiliser les avantages de l'existence. Mais dans la foule, il y a un grand nombre d'âmes qui ont gardé assez de force pour ne pas se résigner à une agitation et à un labeur qui ne s'expliquent pas.

Les hommes qui s'amuse de la science ou qui l'exploitent seront bien un jour mis en demeure de donner une réponse catégorique aux espérances qu'ils ont éveillées. Ils ne s'en tireront pas toujours par des phrases creuses ! Attachée au travail matériel, qui absorbe tant de ressources précieuses; aux prises avec les besoins qui font surgir à chaque heure une question ardente; pourquoi peiner? pourquoi lutter? pourquoi préférer le bien? qui nous prouve que la vertu n'est pas une duperie? pourquoi vivre? — la foule n'admet pas qu'on s'acquitte en lui vantant les charmes de l'illusion. Pour elle, le dilettantisme n'offre pas d'agréments; il lui est méprisable et odieux. A sa façon, elle continue de répéter que l'homme ne vit pas seulement de pain. Parole évangélique, dont elle ignore l'origine.

La foule prétend recueillir son bénéfice de ce savoir que l'on a fait briller devant ses yeux et devant son âme et qu'elle entretient d'ailleurs et qu'elle paie. M. Deherme a entendu cette revendication instinctive.

Déjà nous avons vu les professeurs de l'*Université catholique* de Lille se vouer à un surcroît d'enseignement, en pratiquant « l'extension universitaire », distribuer dans toute la région du Nord les fruits de la haute culture.

Les *Universités populaires* auront-elles leur réalisation? Tout dépendra de l'esprit dont elles seront animées. Elles peuvent être néfastes; elles peuvent augmenter et rendre irrémédiable le chaos où se débat la France; elles peuvent avorter dans le ridicule. Mais il est permis aussi d'admettre un autre aboutissement. Que des hommes courageux et fiers se mettent à parler haut et à traduire la pensée qui agite confusément tant de créatures anxieuses de juger si l'on s'est ou

non moqué d'elles, s'il y a des vérités certaines, si la vie a une signification, — il s'ensuivrait un mouvement général, d'une fameuse portée.

Quand même M. Deherme se serait mépris sur ses ressources et sur ses moyens d'action, il aurait le mérite d'avoir signalé un problème qui s'impose et que nous devons, d'une manière ou de l'autre, songer à résoudre.

MENUS PROPOS

LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

Il existe à Paris, depuis quelques jours, la Société des universités populaires.

Cette société est née sans bruit, sans fracas, n'est, du reste, que le développement normal de la pensée qui a présidé, voici déjà plusieurs années, à la création de la *Coopération des idées*. J'ai raconté à mes lecteurs comment un homme d'initiative et dévoué à la cause du progrès social, M. Deherme, a réussi à ouvrir dans le faubourg Saint-Antoine une petite salle — pas très élégante, mais très confortable, mais, ce qui vaut mieux, très accueillante — où des personnes appartenant à toutes les opinions et à toutes les professions viennent parler, devant un auditoire singulièrement varié, des questions qu'elles connaissent le mieux. La conférence est suivie d'un entretien auquel prennent part presque tous les assistants, et il y a, bien extraordinaire que, la soirée finie, qu'il y a des idées justes, quelques notions claires ne se soient pas ajoutées aux connaissances acquises des jeunes gens et des hommes mûrs, qui viennent là pour s'instruire.

Fallait-il se contenter de la petite salle, avec sa longue table, ses escabeaux de bois, son poêle, quelques rayons chargés de volumes? Deherme n'y a pas pensé, et il a bien fait. Il a cru que l'œuvre devait nourrir de plus hautes ambitions et qu'il fallait, avec des moyens plus larges, une plus étendue. Il a fait appel à la bonne volonté de ceux qui estiment que l'éducation populaire, c'est la première nécessité d'une démocratie libre et qui entend rester libre. Il a demandé de s'unir à lui, sur un programme commun, qui n'engage aucune question de dogme, aucune doctrine, et dont l'idée maîtresse est la diffusion, dans le peuple, de la vie morale et de la beauté, de la vérité.

« Les heures de loisir, est-il écrit dans les statuts de la société nouvelle, sont pour l'ouvrier, l'employé et le paysan, s'ils n'ont pris le goût des saines et fortes lectures, les plus tristes et les plus dangereuses, alors qu'ils pourraient non seulement les employer agréablement et dignement, mais encore les utiliser pour leur développement physique, intellectuel et moral, ce qui veut dire pour leur émancipation sociale. » Tel est le but : faire en sorte que l'ouvrier, le travailleur, au lieu de tourner, comme arrive si souvent, sans que ce soit de sa faute, au détriment de ce qu'il y a de meilleur en lui, à se laisser aller, à le rendre plus vraiment homme.

Les moyens devront être très divers. C'est à l'œuvre, l'enseignement par des cours, des conférences; mais il faut qu'à l'enseignement viennent se joindre des distractions et des services rendus par les universités populaires devront donc comporter, en plus des salles destinées aux leçons des différents maîtres, un musée du soir, une salle de spectacle, une salle d'escrime et de gymnastique, une salle de conversation, une bibliothèque constamment ouverte, un cabinet de consultations médicales, juridiques, économiques, un restaurant, des chambres à louer aux jeunes gens, etc., etc... Quelques personnes penseront que le mot « Université » est peut-être pas très propre à désigner ces entreprises hétéroclites. Je n'éprouve, à aucun degré, de scrupule. Une université, c'est, par définition, un lieu où se trouve placée, à la portée de tous, la somme des connaissances d'une époque. Une université populaire, c'est le lieu où le peuple doit pouvoir trouver, réunis, tous les éléments de sa moralisation, de sa culture, d'avancement individuel et collectif.

Les femmes sont invitées à collaborer à l'œuvre. Elles s'efforceront d'améliorer par des visites, par des conseils, par des rapports de cordialité et de confiance le sort des familles, dont les chefs membres viendront chercher à l'université popu-

le que celle-ci promet à ses adhérents. Il va donc être organisé un concours des jeunes gens est escompté. Parmi nos étudiants, que de bons esprits, que de zèles tout prêts qui ne savent trop où se dépenser. Que d'initiatives éparses auxquelles il faudra donner un centre et un lien ! Les universités populaires sont le rendez-vous de tous ces dévouements, de tous ces enthousiasmes.

Il leur faudra, pour naître et pour vivre, de nombreux collaborateurs convaincus. Elles en trouveront. Elles en trouveront plus ou moins, au début, mais il est impossible qu'elles n'en trouvent. Les cotisations, les dons, les legs viendront à elles. Quant aux hommes, ils sont déjà venus. Et ils sont prêts à travailler. L'association, disent encore les statuts, « n'attendra pas de pouvoir tout ce qu'elle veut pour faire tout ce qu'elle pourra ». Elle a tout de suite. Elle est décidée à ouvrir, le 1^{er} octobre prochain, dans le faubourg Saint-Antoine, la première université populaire de France. D'autres suivront, à l'exemple et comme à l'appel de celle-ci. « La première université populaire sera somptueuse ou modeste, selon les ressources amassées d'ici, mais elle sera. » C'est une formule de M. Deherme et je la trouve excellente.

D'ici à peu de jours, les statuts seront imprimés. Toute personne qui en fera la demande au siège de la *Coopération des idées*, 17, rue Paul-Bert, les recevra aussitôt. Et comment ne se trouverait-il pas un grand nombre d'adhérents, parmi les hommes auxquels les circonstances mêmes que le pays traverse ont révélé plus clairement que jamais, la nécessité d'une forte, saine et virile éducation des esprits et des sentiments.